

Une autre page du Titien nous montre le monarque arrivant dans les cieux avec sa royale compagne ; des anges présentent les époux à la sainte Trinité. Ce tableau, qui restituait à Charles-Quint les traits de sa bien-aimée, ne le quittait pas. Il avait fait placer la toile sur le maître-autel de Saint-Just ; une ouverture pratiquée dans son réduit de moine lui permettait de la contempler ; et lorsqu'il fut près de rendre le dernier soupir, ses yeux avec son âme s'y attachèrent d'une telle énergie, qu'il se trouva mal et retomba pâmé sur son lit.

Je la préfère, la suprême défaillance qui me découvre un homme où je ne voyais qu'une volonté, je la préfère à toutes les grandeurs de ce règne éblouissant.

Comme il avait eu ses jours de tendresse, le potentat eut son heure de bonne grâce. La cour ébahie, presque scandalisée, vit un matin le maître universel se baisser jusqu'à terre pour ramasser le pinceau du Titien.

Aussi Titien répète-t-il, sans se lasser, cette énigmatique figure.

Il l'avait campée à cheval ; il la met debout, solitaire, en pourpoint d'or, au milieu des horizons déserts. Mais ici, le trait défectueux, cette proéminence de la mâchoire inférieure, trop souligné, vulgarise le visage. C'est que, fût-on Velasquez ou Titien, on ne rencontre pas deux fois la même fortune. L'artiste peut bien retourner à son sujet, l'idéal ne revient pas. Rarement la perfection redit son mot magique. Titien l'a entendu. Quiconque a vu le *Charles-Quint à cheval* emportera pour toujours le souvenir de ce poème épique jeté sur la toile, et que nul, pas même l'artiste qui le chanta, ne reproduira jamais.

Je ne puis les quitter, ces Titiens révélateurs, sans vous

montrer en passant la *Foi catholique*, éplorée, qui vient, franchissant les mers, demander asile à l'Ibérie. Celle-ci, une forte matrone, ouvre ses bras à la fugitive, tandis qu'une suivante brandit la *Navaja*, coutelas significatif.

Voici Philippe II sous la figure d'Adonis ; encore un Titien. Le roi chrétien s'arrache des bras de Vénus ; il y apporte une solennité gênée, sorte de roideur emphatique et pompeuse qui rend plus étrange le contraste, burlesque s'il n'était sinistre, des grâces de l'amour avec cette nature méthodiquement cruelle, qui avait pris de Charles-Quint les ténacités opiniâtres, laissant la grandeur et dédaignant les générosités.

Plus loin, Philippe II présente à la Renommée son fils, don Carlos. Le frisson nous saisit. Quelle offrande ! Savait-il, quand il se faisait peindre dans cette apothéose, les plis du manteau royal jetés tout au travers des cieux ; savait-il que la Renommée, en effet, acceptait le cadeau ; qu'elle s'occuperait de cet enfant ; qu'elle raconterait les doucereuses méchancetés du parâtre ; qu'elle dévoilerait l'infanticide hypocrite ; qu'elle montrerait cette âme de jeune homme rendue féroce par des atrocités muettes, gantées, tranquilles ; que le silence prendrait une voix, que la folie et que les perversités mêmes de la victime appliqueraient au front du père, infligeraient au règne du monarque des stigmates éternels ?

Le génie du Titien s'est heurté à cette cauteleuse figure de Philippe II. Il l'a essayée, il l'a répétée, jamais elle n'a trahi son secret. Peut-être qu'elle l'ignorait.

Cet homme complexe, rigoureux et débauché, methodi-



que et brûlé de passions, cruel par devoir autant que par goût, obéissant à l'inquisition et résistant à l'Église ; ce caractère chez qui l'astuce, un mensonge passé à l'état de vertu, domine tout ; cet homme en savait-il plus sur les mystères de son individualité que n'en devinait le peintre ? Je ne crois pas. S'il se fût connu, l'horreur l'eût pris.

On ne découvre ni dégoût ni terreur sur ce visage indéfini, aux lèvres sensuelles, aux traits efféminés, physionomie incertaine qui rappelle la triste effigie d'Henri III.

*Pantoja*, moins gêné que Titien par les convenances courtisanesques, nous a laissé de Philippe II une image plus naïve.

Il est devant nous, le roi vicieux et pratiquant, coiffé du bonnet noir, à la façon des derviches. Dessous, le visage empâté par les années se présente moitié fourbe, moitié béat. La lèvre est sanglante comme chez les Borgia ; le blond des cheveux a passé au gris ; le menton paternel fait saillie ; les yeux sans éclair sont d'un bleu pâle derrière lequel on ne saisit rien. Discrets, indécis, ils rappellent ces vitres ondulées et troubles qui permettent à l'habitant de tout voir, mais ne laissent rien deviner au passant : Figure d'un niais, face d'un assassin, nul ne le dira.

Et comme pour éclairer le mystère, *Coello*, ce peintre consciencieux, a mis tout auprès la tête de don Carlos. L'enfant, très-jeune, compte douze ans, quatorze au plus. Un manteau de velours, doublé de fourrure blanche, enveloppe à demi le pourpoint ; la tête, qu'ombragent deux plumes rejetées en arrière, se couvre du béret noir. Le visage rappelle vaguement les traits de Philippe II. Rien ne s'y définit, rien ne s'y arrête, sauf l'expression d'une crainte fébrile ; quelque chose d'effarouché sans cesse en

éveil. Le regard agité des yeux, le pli du front, le tremblement de la lèvre, toute cette physionomie en suspens indique l'attente douloureuse et comme l'effroi de ce qui va venir. Ainsi le lièvre au gîte qui entend aboyer la meute dresse l'oreille, se tient aux aguets, palpite et cherche quelque issue par où fuir.

Mais celui-ci n'échappera point; une main rigide, égale, qui ne tressaille pas, qui ne connaît ni les crispations de la colère, ni le frémissement passager de quelque émotion furtive, l'étreint et l'enserme de son mouvement plein de lenteur, plein de sûreté. L'enfant se sent amoindri, il se sent froid; sa respiration diminuée va s'arrêter; les pensées folles et méchantes commencent à gonfler les veines du front, elles soulèvent les tempes; il y a dans les lèvres, il y a dans le pâle éclair de l'œil une intime fierté blessée. On devine l'héritier du trône sous l'enfant effrayé. Ce n'est pas seulement sa personne chétive qui est malmenée et qui s'épouvante; le prince royal est broyé, et il sent cela.

Vous me dites que cette âme avait des appétits cruels. Qui donc les éveilla? qui donna pour spectacle aux premières curiosités de cet enfant les agonies de la mort, de la mort lente, atroce, des tortures savamment ménagées, du supplice féroce dramatisé<sup>4</sup>? D'ailleurs, aucun garçon n'a-t-il fait avant lui souffrir de bêtes inoffensives; nul ne se connaît-il dans son passé des souvenirs de créatures mutilées, des images de voluptés diaboliques, par la souffrance et par le sang? Qui donc a désorganisé cette nature, la séparant de quiconque l'aimait, l'oppressant d'autant mieux qu'elle était plus enivrée d'indépendance,

<sup>4</sup> Philippe II conduisit l'infant don Carlos aux principaux auto-da-fé.



ne lui laissant pas une échappatoire, enfermant le cœur dans un étau de fer avant de murer le corps dans une prison vulgaire, prosaïque, sans grandeur? Et c'est ce caractère bourgeois du cachot, c'est cette méticuleuse trivialité des tourments, qui ont fait l'innénarrable misère d'une telle vie.

Je ne sais quelle ironie du sort a placé sur un même panneau le père entre ses deux enfants, don Carlos et dona Clara<sup>1</sup>.

Celle-ci, couverte de bijoux, prise dans un corps de taille, son jeune front droit et fier sous les lourds diamants de famille, n'a pas peur. Philippe II ne voyait point en elle un successeur ; il ne s'occupait ni de l'assouplir ni de la dompter. Nulle terreur ne l'obsède. Toutefois elle n'a jamais ri ; elle ne rira jamais. Et devant cette gravité qui est de la tristesse, devant cette majesté éclore en même temps que l'existence, on songe à la *Rosé de l'Infante*, à cet autre portrait, vivant, royal, tout ruisselant de lumière et de satin, tout éclatant de fraîcheur et de pierreries ; à ce Van Dyk signé : Victor Hugo.

Je mets à côté de Philippe II, *Marie la Sanglante*, sa sinistre épouse ; une page de Moro.

Philippe II haïssait cette femme. Sous une telle forme, du moins, la cruauté lui déplaisait. Un bonnet mesquin raplatit la tête courte ; les yeux sont éraillés ; deux traits écarlates marquent la bouche implacable. Type de méchanceté vulgaire et bornée, mieux en place au coin d'un cabaret qu'assis sur le trône d'Angleterre.

<sup>1</sup> Dona Clara Isabel, épouse de l'archiduc Albert. Devenue veuve, elle prit le voile et fut abbesse des Clarisses

Et toujours cette figure de don Carlos revient se placer devant moi. Elle me hante, je ne m'en défais point.

Ce n'est pas seulement de la compassion qu'elle m'inspire; l'image impose à mon esprit ce problème, un des plus terribles qui pèsent sur notre responsabilité : la dégradation par la peur.

La peur n'est pas noble, toutefois elle a sa raison d'être, elle naît souvent de la conscience du droit.

L'attentat au droit, qui chez les forts excite l'héroïsme, produit chez le faible ou la lâcheté, ou la défense à tout prix. Plus audacieuse sera l'agression, plus violente se fera la résistance. Des forces égales peuvent lutter avec une sorte de courtoisie; contre un pouvoir disproportionné, je ne sais que le combat à outrance; il n'y a que les conseils du désespoir contre une brutale invasion.

Si vous violez le domicile d'un homme énergique, cet homme vous recevra le pistolet au poing, et l'on trouve cela bon. Si vous poursuivez un insecte chétif, il fuira; puis traqué, éperdu, acculé dans sa dernière retraite, il se servira de la dernière arme qui lui reste, il vous lancera son venin, et l'on trouve cela hideux. Pas moi.

C'est une pitié sans mesure que je sens, et c'est une indignation contre quiconque violente les petits.

La paternelle oppression de Philippe II, ce despotisme qui n'a jamais fait saigner la chair, cet absolutisme qui s'attaquait à l'âme, qui l'étreignait, qui l'étouffait, qui la forçait dans le plus inviolable du sanctuaire : voilà, suivant moi, le crime et l'horreur.

J'abandonne ma vie à qui la voudra, vraiment elle ne vaut pas la peine qu'on prend pour elle. Mais mon âme, mais ma conscience, mais la direction de mes voies; mais



le veilleur, le responsable, le moi, l'immortel, qui n'a, ni ne veut, ni ne doit accepter d'autre maître que Dieu ; n'y touchez point.

Puissant, je vous résisterai le front haut, en plein soleil, avec des armes loyales. Chétif, poussé à bout, livré sans défense à vos tyrannies, d'autant plus asservi que j'ai plus de timidités et vous moins de scrupules ; je ferai ce que font les désespérés, à tout prix je me débarrasserai de vous. Osez dire que vous agiriez autrement.

L'indépendance émancipe toutes nos générosités. Libres, nous sommes magnanimes ; nous ploierons quand il faudra sous un joug légitime volontairement consenti.

Le despotisme dégage le mal ; il va chercher nos lies les mieux cachées pour les mettre à l'air ; vous ne ploierez pas ma vie, car je la défendrai ; vous remuerez les amertumes de mon cœur, j'en respirerai le poison.

L'homme qui m'attaque sur la grande route fait de moi un cadavre ou un meurtrier.

L'homme qui cherche mon âme pour l'asservir fait de moi ou un lâche ou un méchant.

Esclave, je serai vil, peut-être ; à coup sûr, je deviendrai haineux, comptez-y.

Vous approuvez quiconque sait maintenir, du bout de l'épée s'il le faut, l'inviolabilité du logis. Eh bien, moi j'admire quiconque ne laisse ni violenter ses convictions, ni gouverner sa conscience, ni mener sa vie ; fût-ce au gré des meilleurs.

Au fait, les meilleurs sont les pires ; je veux dire les gens qui abritent leur tyrannie derrière un principe ; ceux qui mettent leur despotisme sous le couvert de Dieu ; or Philippe II en était.

Il en reste, croyez-moi, de ces autocrates à bonne inten-

tion; durs pour eux-mêmes, je n'en doute point; mais zélés, mais actifs, mais dévoués, mais héroïques pour le compte d'autrui. Ceux-là, gardez-vous-en. Et j'ai connu des vies gênées, des existences asservies; j'ai trouvé sur mon chemin des bonheurs ravagés par des mains brutales, j'ai rencontré des consciences mal à propos troublées, j'ai vu des paix à jamais détruites, j'ai respiré l'âpre saveur de la houle amère soulevée du fond d'un cœur ulcéré, j'ai sondé les plaies d'âmes blessées, j'ai étanché le sang de leurs déchirures; c'était la marque des fers qu'on voyait sur elles; et lorsque la chaîne avait longtemps serré, lorsque le carcan avait longtemps pesé, l'âme restait paralysée, inerte encore plus que meurtrie; l'élan, le mouvement, le libre jet des séves, l'extension des facultés, la soumission même qui veut le droit de dire : non ! tout avait péri.

Allez, c'est de la tyrannie des audacieux que trop souvent est faite la malice des petits. Le despotisme ne donne pas seulement le mot des défaillances, des trahisons, des actes infimes et qu'on cache; c'est le mot des haines, c'est le mot des fureurs. Mon ami, j'ai parfois pensé que les monstres étaient des âmes débiles qui avaient eu peur.

Nous, les faibles, ne nous laissons pas dominer. Subir, c'est faillir. Se laisser mener, c'est forcément ou devenir un lâche, ou devenir un pervers.

Courage donc ! Si les autres n'ont pas de respect pour notre indépendance, respectons-la pour eux. S'ils nous présentent un joug, ne nous laissons pas faire. Je défends ici bien plus que mon droit, je défends notre moralité.

Les nations qui se laissent asservir sont des nations toujours prêtes ou pour l'émeute ou pour les défaillances. Les



âmes qui se laissent gouverner sont des âmes ou toujours inertes ou toujours révoltées.

Si vous voulez servir Dieu, fidèlement, résistez à l'homme; je dis au plus saint. Sachez déplaire; supportez qu'on vous condamne; gardez bien à votre conscience la responsabilité de ses décisions; à votre sens moral conservez l'intégrité de son regard, à votre action la liberté de ses mouvements, à votre âme son Dieu; que pas un objet, pas un être, pas un pouvoir, fût-il archange ou séraphin, ne vienne se mettre entre Jésus et vous. On n'est homme, bien plus, on n'est obéissant qu'à ce prix.

Je reviens au Musée.

Goya, dont je goûte peu la peinture sèche et maniérée, a complété la collection des portraits royaux. Il reproduit à satiété les deux visages que vous allez voir.

Charles IV vous montrera ce nez prodigieux, figue, aubergine, un objet énorme, charnu, violacé, qui, s'appliquant au milieu de la physionomie stupide, descend bestialement du front sur les lèvres abruties. Sa femme, d'une laideur révoltante parce qu'elle trahit les difformités de l'âme; tantôt en buste, tantôt en pied, tantôt statue et tantôt pochade, ici, tout de son long couchée, à califourchon plus loin, reine ou *maja*, déesse ou *pastora*, vous présentera cette face de mégère, désordonnée, farouche, coquette, altière; espèce de monstre que réclament les temples idolâtres des îles Fidgi; épouvantable révélation des lèpres du cœur et des insanités de la vie, qui vous laisse indécis entre l'épouvante et le dégoût. Disons qu'elle était folle et n'en parlons plus.

J'ai besoin de retrouver la beauté.

Van Dyk me l'a rendue.

Il place auprès du *Comte de Bristol*, dans le même cadre, son admirable tête à lui ; jeune, pensive, joyeuse, chevaleresque, blonde et vêtue de noir : une grâce indicible, le sourire fin, la virilité jointe à la douceur, plus gentilhomme que le roi. Et c'est par ce culte de l'idéal, c'est par cette flamme sur les fronts qu'a touchés le pinceau du maître, c'est par cette révélation de toutes les noblesses de l'âme : que ses toiles illuminées nous parlent le langage des cieux.

Maintenant, laissez-moi m'arrêter devant cette mer radieuse, un Claude Lorrain. Le matin vient d'en illuminer les flots, le soleil levant y jette sa traînée de feu, des limpidités palpitent dans l'ombre, les profondeurs qui se cachent aux angles des palais ont des transparences mobiles ; toute cette onde glauque respire la fraîcheur ; les perspectives inondées de clartés me portent vers des terres inconnues ; je sens clapoter la vague, à gros plis, contre l'escalier de marbre ; elle fuit, elle s'abaisse, elle disparaît dans l'étendue qui miroite sous un ciel lointain. Et longtemps je contemple cette poésie de la terre que jamais les peintres espagnols, qui la dédaignaient, j'imagine, n'ont essayé de traduire ou d'idéaliser.

André del Sarto, parmi d'autres toiles exquises, a mis le portrait de sa femme, une créature fantasque et charmante qui l'abreuva de tourments.

Elle porte sur la tête quelque bizarre étoffe orientale ployée au gré du caprice ; un cordon noir joue autour de





son cou. Elle ne sait guère ce qu'elle veut ; incohérente, ravissante, faisant le mal sans trop de méchanceté. Une de ces fées qui errent aux confins du paradis et de l'enfer. Je me figure que Manon Lescaut devait avoir ce regard-là.

Le peintre a réservé toutes les mélancolies de son âme avec sa douceur si triste et si réfléchie, pour cette *Vierge Marie*, dont le cœur a sondé l'avenir. Elle tient l'Enfant Jésus debout sur ses genoux, elle donne la main au petit saint Jean. Tête pensive, amour paisible parce qu'il est résigné ; tableau magnifiquement peint, où la douleur sans mesure et sans nom laisse bien loin derrière elle les larmes puériles de nos chagrins d'un jour.

Mais l'ampleur classique, l'idée pure, dégagée, il semble, de l'humanité, m'amène à Raphaël.

Mon ami, je vais vous parler sans ambages. Ce n'est point à Madrid qu'il faut rencontrer Raphaël. Ce n'est point à côté des Murillo, à côté des Velasquez, à côté des Ribera, ce n'est point en présence de ces gladiateurs aux membres robustes et aux actes virils, qu'il faut contempler le lutteur athénien. Ce n'est pas non plus dans le voisinage de ces couleurs chaudes, franches, simples, profondes et broyées par le soleil qu'il faut mettre les teintes savantes, étudiées, parfois légères, parfois étranges, du créateur de la Vierge à la Chaise. L'attitude consacrée de ses madones, le mouvement sobre de ces figures qui ne tiennent à la terre, on le dirait, que par une frêle enveloppe ; cette pensée limpide qu'emprisonne tout au plus une forme corporelle ; la placidité, les souvenirs antiques, la préoccupation du beau, quelquefois aux dépens de l'émotion ; l'immobilité de ce rayonnement à jamais fixé par une même contemplation

du même idéal ; tout cet ensemble classique est ici hors du ton.

Loin de rapprocher Raphaël de l'école espagnole, je voudrais l'isoler. Ce n'est pas assez pour moi de la place d'honneur qu'on lui a faite ; si le pouvoir m'en était donné, je lui voterais un musée spécial, et je n'irais m'y renfermer qu'après avoir oublié pour autant qu'il serait en moi les révélations de Murillo, de Velasquez et de Ribera.

Au surplus, il faut le voir.

Approchons-nous.

Sa *Vierge à la Rose*, d'une teinte lilacée, impassible entre Jésus et Jean-Baptiste, deux enfants plus semblables à des Amours païens qu'à des fils d'Israël, oppose une absolue indifférence à la tête douloureuse de la *Marie* du Sarto : un peintre qui, lui aussi, était Italien.

Voici la *Vierge à la Perle*. J'ai retrouvé quelque chose des splendeurs du maître. Non que les effluves laiteux répandus sur le visage de la madone passent jamais à mes yeux pour de l'éclat. Non que cette beauté qui vit à peine, qui pense encore moins, réalise pour moi l'idéal de la femme dans sa plus touchante personnification. Mais le calme impose, mais la grâce émeut ; ce front a rencontré le ciel ; et puis quelle vigueur dans la figure bronzée, ridée, hardiment vieille d'Élisabeth !

Si nous faisons deux pas, la *Vierge au Poisson* nous montrera des tons rougeâtres, et les monotonies d'un type trop semblable à lui-même pour surprendre l'émotion. Jules Romain, on le dirait, a promené sur cette toile les glaces de son pinceau. Reste le vieillard, superbe de franchise ; reste le jeune garçon, Tobie, j'imagine, d'une délicatesse, d'une modestie et d'une idéalité qui viennent d'en haut.



Vous parlerai-je de la *Visitation*? Au premier abord, la couleur déroute. Elle est criarde, elle est choquante. Bien plus, un réalisme inexplicable sous le pinceau de Raphaël; ce fait d'une grossesse avancée qu'accusent fortement et le crayon du peintre et la démarche de Marie, froisse et répugne venant d'un tel maître. On admettrait le trait chez Téniers; de la part de Raphaël il révolte. Mais sitôt qu'on en a pris son parti, la tête chastement baissée de la Vierge, son attitude même qui trahit la confusion et comme l'effroi de la pudeur en présence d'un insondable mystère; la fierté paisible d'Élisabeth, le contraste que forme avec le trouble de Marie son allégresse radieuse qui n'a rien à voiler; cette candeur de l'idée, cette sobriété de l'exécution, cette souveraine science des effets, impriment à l'âme sinon de l'enthousiasme au moins du respect.

Vous le savez, les portraits de Raphaël m'ont toujours paru donner le mot lumineux de son génie.

Là se rencontrent les poésies de sa pensée avec les mâles vigueurs de son humanité.

Soit qu'il nous montre ce cardinal aux joues maigres, à la bouche souffreteuse; soit qu'il nous fasse voir cette tête de gentilhomme, le cou finement encadré d'une collerette blanche, les lèvres fermées, la barbe rasée aux tons bleuâtres, ces yeux dont la paupière ne s'abaisse pas, cette toque noire plantée sur un vaste front, cette chevelure aux fauves reflets qui tombent lourdement des deux côtés du visage; soit encore que se complaisant à la matière, une fantaisie d'artiste, il ride à gros plis ce cou brutal, qu'il élargisse cette face épaisse, qu'il mêle autour du menton ce crin rude, toujours on sent passer le souffle vivifiant de la vérité: l'émancipatrice aux larges ailes.

Mais j'ai rencontré *lo Spasimo*. Pour ce soir je n'irai pas plus loin.

La couleur, vous en savez l'effet sur mes yeux ; sur mes nerfs si vous voulez. Il me semble entendre la gamme agaçante d'un instrument accordé au-dessus du ton. C'est rouge, cela brille, cela miroite, et cela m'aveugle.

Le Christ qu'on mène au supplice et qui fléchit sous la croix ne me restitue point la personnalité de mon Sauveur. Je vois un homme écrasé de ses propres infortunes ; les agonies maternelles achèvent de l'abattre ; il les subit inerte, impuissant, courbé, dirait-on, sous le poids du *fatum* antique. Mais si la divinité disparaît absolument, qu'il y a de tendresse, qu'il y a de compassion, qu'il y a d'amour contenu dans cette lèvre immobile et que pourtant on sent frémir !

Car le mystère de douleur est au-dessus des forces de Marie. Elle ne parvient pas à le concevoir ; Jésus ne peut pas le lui révéler. Si par moments elle a deviné le Dieu, elle ne le voit plus. Elle voit son fils qu'on lui prend, qu'on va crucifier, qui s'est précipité vers le supplice, qui l'a froissée, qui l'a déchirée. Ses deux mains qu'elle tord vers lui disent tout : Le voilà donc, mon bien-aimé, l'enfant de mes entrailles, celui qui devait délivrer Israël ! C'est donc pour cette heure qu'il m'a quittée ; c'est pour en arriver là qu'il défiait les puissants de notre race ; c'est là que devaient aboutir tant d'alarmes ; et lorsque durant mes nuits de veille je voyais errer des fantômes et qu'ils me menaçaient, c'était donc vrai, et la réalité devait dépasser mes terreurs !

Elle crie à l'Éternel, la pauvre mère ; il semble qu'elle lui demande compte de cette vie ; il semble qu'elle prenne à témoin cette voix du ciel qui, aux jours de triomphe, disait,



partageant les nues : Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez-le !

Le reproche confus que je saisis dans les yeux de Marie et que son geste désespéré me raconte, s'écrit en un accent plus ferme sur le visage de la jeune fille qui soutient le corps défaillant de la madone, montrant d'un regard irrité la mère à son fils. Ce n'est point un regret qu'elle sent, c'est une indignation ; ce n'est pas l'entraînement de la pitié, c'est une révolte du cœur contre les jugements de Dieu.

Les soldats, campés comme sait faire Raphaël quand il consent à être vrai, expriment, sous leur pose trop étudiée, les sauvages brutalités de la légion Romaine.

Mais l'accent jailli du cœur, mais la note qui traversera les siècles, je la trouverai toujours dans le martyre de cette mère que pas un bourreau n'effleure du doigt, et dont on va tuer le fils

1<sup>er</sup> mai 186...

J'ai réservé Velasquez pour aujourd'hui.

On ne comprend pas toujours d'emblée cette peinture car les touches sont parfois si légères que le tableau paraît en quelque sorte inachevé. Plus d'un connaisseur reste indécis devant de telles transparences ; plus d'un considère à demi charmé, surpris à demi, ces scènes enlevées d'un vif coup de brosse, ces compositions immenses où l'on sent vibrer toute l'inspiration du premier jet sans y trouver ni les lutttes patientes, ni les victoires successives d'un labeur prolongé.

Je me demande après tout ce que les veilles de l'artiste, je voudrais savoir ce que les doutes, ce que les recherches

douloureuses, ce que cette torture du combat à outrance contre les impérities de la matière ou les obscurités de l'esprit nous auraient valu de mieux. Ah ! quand Dieu fait de ces grâces plénières, comme il en laisse tomber parfois sur les privilégiés de la race humaine ; lorsque sans effort l'âme parle un langage inspiré ; lorsque inondée de lumière elle commande à l'intelligence, aux couleurs, à tout ce qui vit et se meut sous le ciel et que tout lui obéit, l'œuvre naît belle, croyez-moi. C'est la fille du soleil, ne regrettons pas pour elle les fumeuses clartés d'une lampe de travail ; les rosées matinales lui donneront plus de fraîcheur que n'eussent fait nos larmes. D'ailleurs, si la souffrance appuie mieux le burin, bien souvent, sous ses mains fiévreuses, la pureté du dessin s'altère et la flamme s'éteint. Les tristesses de l'ouvrier rendront l'œuvre plus touchante, je le veux ; mais l'idée a perdu sa grâce ingénue, notre souffle haletant lui a ravi cet éclat qu'elle possédait lorsqu'elle descendit des cieux ; nul ne le restituera.

Au surplus, Velasquez est un voyant. Pour lui, regarder c'est exprimer.

Voilà l'image telle qu'il la rencontra dans sa candeur. Laid ou beau, noble ou trivial, peu importe ; l'objet s'applique sur la toile, tel quel.

Van Dyk y aurait mis l'étincelle sacrée ; les vulgarités de la nature humaine se seraient éclairées d'un jour qui descend du ciel. Velasquez se contente ici-bas. Mais n'ayez pas peur, la terre lui a livré tout ce qu'elle renfermait de sève, de puissance et de vitalité

Commençons par les *Nains*.

Le pinceau du maître, idéal quand il lui plaît, s'est attaqué à des monstres.



Non pas seulement parce que la cour l'exigeait, mais par un bon plaisir d'artiste souverain ; par une fantaisie d'esprit curieux ; par ce caprice de la grandeur qui soudain s'abaisse et se mesure aux choses infimes. Velasquez s'y est complu ; il a déployé, pour rendre de telles difformités, toutes les ressources d'une palette savante et toutes les précisions d'une ligne exacte.

Voyez ces êtres répulsifs. Celui-ci, bossu, tortu, stupide, qui ne se doute pas même de son incomparable malheur. Cet autre, ironique, la malice d'un singe, et que sa méchanceté console de n'être point un homme. Considérez cette créature absurde, le poing sur la hanche, l'épée traînante, la moustache en croc, qui promène ses rodomontades, prêt à demander raison d'un sourire. Et cette paire-ci, l'un crétinisé dans sa robe verte, son large visage naïvement épanoui de sottise ; l'autre vêtu de noir, l'air doctoral, le front plissé, un prodigieux sombrero planté de travers sur le front, plongé tout entier dans ce bouquin plus gros que lui, l'encrier à portée de sa petite main ridée, à ses pieds un tas de paperasses ; important, profond, le monde sur les épaules. Et qui sait si Velasquez, en nous présentant ceraccourci de nos vanités, n'écrivait point une page de haute philosophie ?

Mais je vais vous montrer une image où le génie a mis son plus tragique accent.

Un nain, un de ces êtres misérables se tient accroupi sur le sol. Regardez-le, bien en face, les poings sur les genoux, la tête vigoureuse et barbue, l'œil navré, la lèvre soulevée par le mépris qu'il fait de son destin. Toutes les virilités de l'homme s'accusent sur ce visage énergique et mauvais. On y sent des rages muettes ; on y devine une de ces douleurs qui tournent au cynisme tant

elles sont ridiculement logées; on y surprend une de ces tristesses éternellement refoulées par leur nature même, une de ces sources de larmes dont les flots n'ont pas le droit de couler, un de ces mystérieux accouplements qui condamnent l'âme pour fière et grande soit-elle à la risée humaine, une de ces révoltes dévorées en silence, car le cœur exaspéré ne peut ni crier, ni hurler, ni se venger; et cette colère sinistre, sans voix, sans secours, sous un ciel d'airain; cette figure absurde assise en sa désolation; cet enfer effroyable et grotesque vous laissent plus épouvanté que les plus terribles régions de la géhenne du Dante.

*Ésope*, contrefait et remboîté dans sa tunique brune, avec un regard perçant au fond de ses yeux éraillés; *Mé-nippe*, ce vieux gueux à la bouche sardonique, au feutre sordide, une mauvaise loque de manteau jetée sur les épaules; repoussant à plaisir, sale, haineux, déterminé au rire envers et contre tous, rappellent de très-haut les brutales réalités du pinceau de David.

Je retrouve quelque chose du Marat assassiné dans ces faciès que les laideurs de l'âme et que ses souffrances tournées en fiel ont contraints à d'atroces gaietés.

Votre esprit a besoin de repos, n'est-ce pas? alors contemplons ce *Christ en Croix*, touché dans les tons sourds, avec des réserves et des discrétions auxquelles la liberté du peintre ne nous avait point accoutumés.

Jésus cloué au bois, affaissé sous les agonies, a laissé retomber sa tête. Par une hardiesse comme en osent seuls les maîtres, Velasquez a rabattu sur le visage du Sauveur sa chevelure longue et noire; elle dérobe au monde les mystères



de la mort d'un Dieu ; ce qu'on ne voit pas dit des paroles plus fortes que ce qu'on voit ; les horreurs du passage se devinent mieux, voilées ainsi, que gravées sur les traits en épouvante et en pâleur.

Vous faut-il des portraits héroïques ? Voici *Olivarès à cheval*, bien enlevé sur son vigoureux, sur son lourd coursier de bataille ; la croupe de l'animal reluisante et solide, l'homme hautain, sûr du succès, le front agressif, la lèvre insolente, toute la personne et tout le mouvement sentant son chef d'État !

Vous plairait-il rencontrer quelque noble figure de femme dans la fleur de la beauté, de la jeunesse et de la gravité chaste ? Regardez ce buste correct, ce profil à l'espagnole, l'œil sérieux et doux, la carnation délicate, sans couleur, à peine réchauffée par le soleil d'Andalousie.

Voulez-vous les fils et les petits-fils de Charles-Quint ; les voulez-vous dans leur aristocratique laideur ; des infants pas plus beaux que ne les fit leur père ; avec cette suprême distinction que leur donna le sang ?

Alors venez. Je vous montrerai le frère de Philippe IV, un prince quelconque, debout, digne, froid, les cheveux d'un blond terne, le teint blafard, les prunelles d'un azur effacé, cette lèvre dont le disgracieux prolongement fait penser à la mâchoire impériale, toujours ce mystère de la physionomie fermée, murée, qui gardait d'autant mieux son secret que l'âme peut-être n'avait rien à dire. Et cela proclame sa royale lignée, et cette face-là qui ne présente quoi que ce soit de séduisant ou de beau, commande l'attention et contraint au respect.

Voici Philippe IV, lui-même, en pied, son grand chien à côté de lui. Malgré le satin des habits, en dépit de la tenue

princière, l'homme garde le visage d'un mauvais drôle, guère plus intelligent qu'il ne faut : grosses lèvres rouges, moustache fauve, tordue et retroussée, avec des yeux de faïence.

Le voilà plus loin encore, monté sur son épais cheval, une bête puissante comme les faisait Velasquez, qui les tirait du labour pour leur camper quelque infant sur le dos et les lancer au front des batailles. On dirait que le roi sert ici d'accessoire à l'animal, tant sa tête pâle est faiblement indiquée ; pourtant l'homme vit, marche, hume les hautes destinées, et le prince respire la grande race de Charles-Quint.

Cet individu, ce long Fernand d'Autriche, blême rejeton de la souche impériale, qui promène aux lisières d'un bois son profil émâcié, casquette de travers, mousquet sous le bras, l'air godiche, je n'ai pas d'autre mot ; c'est encore un fils de monarque, malgré tout. Et chacune de ces natures, chez qui l'on retrouve les fadeurs avec les défec-tuosités de famille, se marque d'un trait noble, rencontré de prime-saut.

Une ébauche de Velasquez, *les Fileuses*, nous a montré son pauvre intérieur. De jeunes ouvrières dévident les pe-lotons et chargent les fuseaux, pendant que de grandes dames groupées au fond de l'atelier considèrent d'un œil indifférent les merveilleux tissus déroulés devant elles.

Je ne sais ce qu'achevé, serait devenu le sujet ; peut-être que l'unité lui aurait fait défaut. Remarquez toutefois la femme en jupon vert, une chemise mal ratta-chée aux épaules, belle, énergique, librement jetée dans sa lumière, dans sa jeunesse, dans l'indépendance de son mouvement aisé, et dites si le soleil ne pénètre pas une



toile pareille, dites si elle ne respire point, et si de telles figures, sincères, nullement idéales, n'ont pas cette double splendeur et de la joie de vivre et de l'éclat du jour.

Maintenant je vous conduis aux chefs-d'œuvre.

Tenez, mettez-vous ici. Ce que vous avez devant vous se nomme *les Forges de Vulcain*.

N'y cherchez point un Dieu ; ne demandez pas même à cette toile des hommes d'élite. Les compagnons qui battent ici le fer, gens de travail, rudes natures, ne s'alambiquent nullement l'esprit. Chagrins ou plaisirs leur arrivent tout d'une pièce, tels quels, à coups de poing. L'affaire empêchée, on retourne à l'enclume ; on retrousse les manches, on remet la gueuse au brasier, on tape plus ou moins dru, selon que va le cœur ; c'est ainsi que s'échappent les pensées. Il n'y en a pas beaucoup ; elles marchent droit : un gros fait carré, une grosse colère, une grosse revanche et tout est dit. Cette note n'est point l'accent de notre génération ennoblie par les luttes spirituelles, j'en conviens ; mais c'est l'exacte expression de sentiments vrais qu'un ciel rabattu maintient au ras du sol.

Le voilà donc, maître Vulcain ; forgeron solide, trapu, débraillé, tout fumant de sueur. Les gars, ses ouvriers, poussent le fer au fourneau, manient le soufflet ou retirent les pièces. Un apprenti se tient prêt aux volontés du patron. L'ouvrage allait vite et prenait bien, quand apparaît sur le seuil de la boutique ce grand dadais, dans le costume succinct des dieux : Apollon, pour l'appeler du nom qu'il a.

L'air niais, le sourire béat et sot d'un colporteur de mauvais bruits, Phœbus vient donner des nouvelles de